

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 4

Artikel: Les vieilles filles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le *style concis*, mon ami, lui répliqua l'instituteur, consiste à dire *beaucoup de choses en peu de mots*. Ainsi, par exemple, nous lisons dans l'histoire ancienne qu'un grand général, au moment de livrer une bataille, fit dire au général son ennemi : *Rends tes armes !* et que celui-ci lui fit répondre : *Viens les prendre !* Voilà du *style concis*. Tandis que le *style verbeux* est tout à fait l'opposé. Il consiste à dire *peu de choses en beaucoup de mots*. Ainsi, par exemple, tu désires prendre une prise de tabac ; tu dis à ton voisin : *Monsieur, donnez-moi une prise !* Voilà le *style concis*. Ou bien, tu lui diras : « Monsieur ! permettez que j'insinue l'extrémité du bout de mes doigts dans la concavité orbiculaire de votre réservoir tabagique, pour y puiser quelque peu de cette poudre nasicale propre à dessécher les humeurs aquatiques d'un cerveau marécageux. » Voilà le *style verbeux*.

Et quel est le meilleur, monsieur le régent ?
C'est selon... cela dépend des goûts, mon ami !



La Municipalité de *** avait, dans un moment de grande sécheresse fait afficher l'avis suivant : « Il est interdit de se servir de l'eau des bassins, mal à propos, ou de la salir, sous peine de 1 franc d'amende, à moins qu'il n'y ait récidive. » Or, la femme d'un des municipaux lisant l'affiche ne comprit pas la signification du mot récidive. Après avoir réfléchi un instant elle alla tremper du linge sale dans le bassin, sans s'inquiéter plus longtemps de l'affiche.

Eh ! dis donc Fanchetta, te porriâ bin té férè mettre à l'ameinda !...

— Vâi, quoi éte que ta bailli cé drâi ? Ete-que mon hommo n'est pas municipau ; éte-que ne su pas récidive ?...



Un domestique disait l'autre jour à son nouveau maître :

— Avant de commencer mon service, je crois devoir dire à Monsieur que je ne fais pas les chausures.

— C'est bien, mon ami, répond le patron d'un air impassible, je saurai, en cirant les miennes que j'ai aussi les vôtres à cirer.



M. Vaslin, qui s'efforce de varier ses représentations nous a donné jeudi, la *Belle au bois dormant*, d'Octave Feuillet. Cet auteur, dont les productions sont généralement fort goûtees a été peut-être moins heureux dans celle-ci. De quoi s'agit-il ? d'une lutte entre la vieille société française et les idées nouvelles. Un jeune maître de forges, Georges Morel et sa sœur représentent les mœurs et les principes issus de la révolution. D'un autre côté le marquis Guy de Châtel et Blanche sa sœur sont des patriciens de vieille roche pour qui l'émanicipation du peuple est le pire des maux. Malgré cela, Blanche aime le forgeron ; mais elle fait des efforts suprêmes pour

résister à sa passion et ménager les traditions de famille. Nous voyons dès lors le forgeron user d'un moyen peu délicat pour obtenir la main de Blanche. Il se procure les titres qui absorbent, et au-delà, le patrimoine de Guy-Châtel et propose à celui-ci le choix entre deux partis : l'expropriation ou l'association.

Cette transaction humiliante est d'abord repoussée. Le marquis préfère sa ruine au déshonneur et sa sœur va se réfugier dans un couvent. Dès lors nous passons par des situations plus invraisemblables les unes que les autres pour arriver enfin au mariage de Morel et de Blanche, et à celui du marquis avec la sœur du forgeron. Singulière union de l'aristocratie avec l'industrie. — Néanmoins cette œuvre est si variée, si bien écrite, si riche de mise en scène qu'on l'écoute avec un vif intérêt jusqu'au bout. Nos artistes l'on du reste interprétée avec beaucoup d'âme et de talent. MM. Delporte et Richard, Mmes Brémont et Richard se sont vraiment distingués et ont droit à tous nos éloges.



LES VIEILLES FILLES

Feu mon oncle était surtout remarquable par l'effroi que lui inspirait la vue d'une araignée. Il plaisantait lui-même sur sa crainte ; mais je l'entendis plus d'une fois affirmer que ce sentiment n'était comparable qu'à celui qu'il éprouvait devant une vieille fille. L'araignée, avec son corps bouffi et comme prêt à éclater, ses longs tarses velus et trainards, n'a rien de bien mignon, et je comprenais assez bien mon oncle, quant à son premier effroi ; mais il n'en était pas de même du second, et les vieilles filles me semblaient d'autant moins redoutables, qu'il y en avait plus d'une qui ne manquaient jamais de bourrer mes poches de pralines au grand jour du nouvel-an.

Un mot donc en leur faveur :

Voyez cette jeune fille au regard triste et rêveur ; elle s'est créé un idéal sur qui reposer son amour, même avant de sentir le besoin de l'amour ; cet idéal ne s'est point rencontré. Vingt fois elle a cru le trouver, et vingt fois elle s'est aperçue à temps de son erreur. La première ride va se poser sur son front, et elle attend encore la réalité de son rêve ; et si son imagination est assez forte pour la soutenir contre les tentations du mariage, la dernière ride viendra se poser sur son front, et elle attendra toujours, — *C'est la vieille fille par imagination.*

Celle-ci ne peut contenir son cœur, elle a soif d'aimer et d'être aimée ; elle sait qu'il lui faut plaire pour arriver à son but, et comme elle ne peut contenir son cœur, ce désir de plaire la fait nommer coquette par tous ceux qui ignorent que la vraie coquetterie est dans la dissimulation. Une coquette cependant ne vaut rien pour épouse. — *C'est la vieille fille par amour.*

Celle-là a aussi son cœur tout plein de germes d'amour : mais sa timidité naturelle, jointe aux sévères conseils d'une mère, lui fait refouler dans son intérieur tout ce qu'elle sent ou est susceptible de sentir ; elle se cache trop, crainte de se trop laisser voir ; elle est raide et gauche, de peur d'être aimable et gracieuse ; elle déplaît à chacun, de peur de plaire à un seul. — *C'est la vieille fille par vertu.*

Cette autre est riche, admirée, elle a tout ce qui peut attirer les chalands à l'autel nuptial, et les années viennent l'une après l'autre l'avertir de se hâter, et elle n'en fait rien ; et c'est sa fortune qui l'arrête, car elle a cette délicatesse du cœur, qui fait qu'elle ne peut consentir à se donner comme surplus de sa richesse, comme une bourse où il y a

de l'or. Elle croit que quoiqu'une femme soit riche, on peut encore l'aimer pour elle-même, et sous les regards langoureux de tous ses prétendants, elle a lu ou a cru lire l'amour... de l'argent. — *C'est la vieille fille par richesse.*

Cette autre, enfin, est pauvre; on l'aime, mais on ne l'épouse point. On fuit la pauvreté comme une maladie contagieuse, quand bien même elle se revêt de grâce et de beauté, de longs cils et de yeux bleus. Et qu'on ne me dise pas que je poétise, que le pauvre est fait pour le pauvre, et que celle qui ne peut épouser un auditeur doit prendre un ouvrier! Il y a telle âme de femme, et vous en connaissez, qui est trop frêle, trop sensible, pour s'adapter à l'amour franc et brutal d'un forgeron; elle a besoin de plus de ménagements qu'il n'en saurait prendre; il lui faut un cœur adouci par l'éducation et par l'habitude du bien-être; elle le sent, et vous ne le sentez pas, et vous jetez contre elle le nom d'orgueilleuse, et levez les épaules en passant. — *C'est la vieille fille par pauvreté.*

Toutes ces physionomies de femmes sont-elles tarées? Ce sont pourtant celles de la plupart de nos vieilles demoiselles, et vous ne savez pas les reconnaître. Tout cela eut fait d'excellentes épouses, mais nous n'en avons pas voulu, parce que nous autres hommes sommes tous commerçants; parce que, gâtés par les vraies coquettes, nous confondons une âme ardente avec la réflexion de l'art; parce que nous n'avons pas le temps de chercher un cœur sous une enveloppe de prude; parce que nous aimons mieux l'or que l'amour; parce que nous voulons l'or avant tout. Est-ce notre faute à nous ou celle de la société? Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir; ce qui m'importait, était de prouver que ce qu'il y a de mieux dans le genre femme resté dans le célibat. Et je n'ai pris là que quelques exemples au hasard: je ne vous ai point parlé de celle qui aime, aime encore, et ne veut pas donner son cœur sans sa main; de celle qui fut trompée et ne veut point tromper à son tour; de tant d'autres, tant d'autres encore.

Si vous êtes bien convaincus, je vous avouerai franchement que je suis seul en pays étranger, que mes fenêtres regardent sur une petite rue, et que de l'autre côté de la rue se trouve un joli logement, toujours tiré à quatre épingles, et qu'habite une vieille demoiselle. Cette pauvre vieille demoiselle fait vraiment ma passion. Malgré sa taille sèche et ovale, sa nuque osseuse et son grand bonnet, je vois de la poésie en elle, celle des ressouvenirs et de la mutabilité. Elle prend force tabac, il est vrai: c'est qu'elle a beaucoup pleuré, et que le tabac renforce la vue; elle boit beaucoup de café; c'est que les chagrins affaiblissent les nerfs, et que le café les ranime; elle gronde et murmure souvent: c'est que son cœur est aigri; ne lui reprochez pas cela, c'est sa seule jouissance! Parfois je l'aperçois rester longtemps les yeux fixés sur quelque objet, et je devine qu'elle voit alors passer devant elle des impressions oubliées, des rêves avortés, des émotions perdues. Elle reste souvent des heures à caresser son chat, qui file sur ses genoux; mais alors qu'elle passe sa main étirée sur les poils ras du matou, je comprends que c'est une longue chevelure noire qu'elle caresse; qu'alors qu'elle contemple les moustaches de l'animal hypocrite, ce sont des moustaches parfumées et arrondies qu'elle voit; qu'alors qu'elle prête l'oreille à son roulement monotone, ce sont des flatteries qu'elle croit encore entendre. C'est pourquoi je l'aime tant; et quand chaque matin elle prend sa Bible et la lit au même chapitre, à la même page, toujours et toujours, je devine quel est ce chapitre, et je ne l'en aime que mieux.

Un médecin qui ne demande qu'à soulager l'humanité souffrante paraissait fort étonné de ne pas avoir été appelé depuis plus d'un an par un de ses meilleurs clients. Enfin, il y a un mois environ il se trouve face à face avec ce dernier et le dialogue suivant s'établit :

« Hé ! bonjour, Monsieur G., comment cela vous va-t-il ? »

— Toujours parfaitement, comme vous voyez. Hier, cependant, à la suite d'un dîner un peu copieux, j'ai éprouvé quelque pesanteur d'estomac.

— Diable ! diable ! fit le docteur, ne plaisantez pas, ceci peut devenir sérieux... ménagez-vous, croyez-moi, ne mangez pas trop.

— Merci, docteur, je suivrai vos conseils. Au revoir, mes respects à madame, s'il vous plaît. Le médecin et le client se quittèrent après cet échange de civilités. Au bout d'une quinzaine, nouvelle rencontre, nouveau dialogue.

— Enchanté de l'heureux hasard qui me fait vous rencontrer, dit le médecin. Eh bien ! avons-nous suivi l'ordonnance que je vous ai prescrite ?

— Quelle ordonnance? répond M. G. étonné.

— Vous savez bien... il y a quinze jours, lorsque je vous ai dit de vous ménager, d'être modéré dans vos aliments ?

— Ah ! c'est vrai !... j'avais oublié... Ma foi, docteur, c'est égal, je me porte comme un charme.

— J'en étais sûr, ajouta le médecin; j'ai bien l'honneur de vous saluer.

A quelque temps de là, M. G. ne fut pas médiocrement surpris de recevoir un petit compte de 20 francs, pour deux consultations, qui n'étaient autres que les deux rencontres que nous venons de mentionner.

Avant-hier, M. G. aperçoit son docteur qui venait à lui, le chapeau à la main, la mine souriante, et qui s'apprêtait à lui demander encore des nouvelles de sa santé. A cette vue, M. G. passe vivement sur l'autre trottoir en criant : « Je me porte bien, docteur, je me porte parfaitement bien, merci ! »

❖❖❖

A la suite d'un incendie qui avait mis en émoi la population de Lausanne, la femme d'un conseiller communal dit à celui-ci qui rentrait au logis :

« Dieu soit loué, te voilà de retour! Où donc étais-tu au moment de l'alerte ?... J'en suis encore toute tremblante.

— Nous étions justement en séance, répond le conseiller, nous ne pensions à rien,... mais à rien du tout... et voilà tout à coup qu'on crie : Au feu !

❖❖❖

Un fiancé disait à sa future : « Il faut que je t'avoue une chose, chère amie, c'est que je m'emporte très facilement, et souvent sans rime ni raison.

— Sois tranquille, répond la fiancée, les raisons ne te manqueront pas.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 23 Janvier.

PATRIE ?

Grand drame historique en 7 actes, par Victorien Sardou.

Vu l'importance de cette pièce, elle sera jouée seule.
Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7 h.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY